



TE VOÛES, MON BIÀ
P'TIT FI, S'RAIT BÉ D'IMAGE
QUE LE S'PERDE, LE PATOIS
DE CHEZ NOUS.

ATTENDS, PAPA,
FAUT QUE JE LE LIKE
SUR LE MUR DE
KÉVIN ET J'AI DEUX
TWEETS À ENVOYER
PIS TU M'EMMÈLES
AU MACED?



Merci à Michel Fruchard pour ce dessin!



LE PATOIS DE CHEZ NOUS

Paroles de Trébor (Robert Berchotteau)

Sur l'air de « La langue de chez nous » (Yves Duteil)

- I – Le patois de chez nous est un parler superbe
Qui garde ses racines dépisla nit dos temps.
O s'rait bé sûr r'grettable que dans l'av'nir le s'perde,
I serians épialés s'i perdians tchel accent.
O faut bé dire qu'aut'fouès dans not' île tranquille,
Tre tous parliant patois, mais y étians pas pus sots
Qu' les gens do continent qu'habitiant les grand'villes
Qui s'moquiant dos paisans qui portiant dos grous bots.
- II – L'île était tout en veignes qu'étiant beun' cultivèyes
Dan pis les pus d'Rivedoux jusqu'après Saint-Tiément.
A partir de La Couarde ol était pouèt pareil,
En été, on grâlait dans les marais salants,
La benasse était chère et la vie était dure.
Quand on rentrait le souère, on était éreinté,
Mais on était hurux en mangeant son pain d'burre
Avec un coup d'rouët avant d'aller s'coucher.
- III – Fallait vouère à la coûte, les jours de grand' maline,
Su les traits d'Chanchardon ou le rocher d'Chauviâ,
Les pêchurs manigats qui chopiant dos loubines
Ou bé dos piein's gourbeuill's de chancres et d'concréyâs.
Y avians pouèt la télé, la radio d'La Rochelle,
Mais y étians pas pollués. I mangians dos lumats.
Y avians jamais appris l'éducation sescuelle,
Mais i faisians l'amour sans attraper l'sida.
- IV – D'in naturel benais', l'Rétas est pouèt raciste ;
A défaut d'étranger, y avans nos Parisiengn's.
L'rempiassant nos bourrous qu'appelians nos ministres,
Le parlant tretousbeun' mais i sans pus malingn's.
Faut les vouère à la piage, à la conch' dos Baleines,
Le santtre tous à pouël à s'bronzer l'chabossiâ.
L'sant grâlés coumm' dos seuches et roûtis coumme dos meuilles,
Tout lugrés de poummade, on dirait dos osiâs.
- V – Depuis qu'o y a tcho pont, y avans pus la parole,
Mais i sans protégés, quiassés coumm' les bourrous.
Mais i gardans teurjours, précieux coumm' le pétrole,
Dans nos conversations, tcho patois de chez nous.
Et do pont d'Sabianciâ jusqu'au phar' dos Baleines,
Lorsque y entends parler les gens de mon pays,
On dirait que le vent fait chanter les sirènes
Qui protégeant not'île dès que descend la nit.
- VI – Et dépis Rivedoux jusqu'au villag' dos Portes,
Oui, tant qu'i parlerans sulement entre nous,
Conservans tchel accent si doux, qu'il nous apporte
En une symphonie les refrains les plus doux.
Le soleil et la mer de notre île chérie
En font un paradis dont le monde est jaloux,
Mais ell' garde en son âme toutes les poésies
Pour ceux parlant encor' le patois de chez nous.

LE PATOIS DE CHEZ NOUS

- 1 – Le patois de chez nous est un parler superbe
Qui garde ses racines depuis la nuit des temps.
Il serait bien sûr regrettable que dans l'avenir il se perde,
Nous serions sans voix si nous perdions cet accent.
Il faut bien dire qu'autrefois dans notre île tranquille,
Tout le monde parlait patois, mais nous n'étions pas plus sots
Que les gens du continent qui habitaient les grandes villes
Qui se moquaient des paysans qui portaient de gros sabots.
- 2 – L'Île était tout en vignes bien cultivées
Depuis les hauts de Rivedoux jusqu'après Saint-Clément,
A partir de La Couarde ce n'était pas pareil,
En été, on grillait dans les marais salants.
La terre était chère et la vie était dure,
Quand on rentrait le soir, on était éreinté
Mais on était heureux en mangeant son pain beurré
Avec un coup de *rôtie* avant d'aller se coucher.
- 3 – Il fallait voir à la côte, les jours de grande marée,
Sur les « traits » de Chanchardon ou le rocher de Chauveau,
Les pêcheurs habiles qui attrapaient des bars
Ou bien de pleins paniers de crabes et de petits congres.
Nous n'avions pas la télé, la radio de La Rochelle,
Mais nous n'étions pas pollués. Nous mangions des escargots.
Nous n'avions jamais appris l'éducation sexuelle,
Mais nous faisons l'amour sans attraper le sida.
- 4 – D'un naturel heureux, le Rétais n'est pas raciste ;
A défaut d'étranger, nous avons nos Parisiens.
Ils remplacent nos ânes que nous appelions nos ministres,
Ils parlent tous bien, mais nous sommes plus malins.
Il faut les voir à la plage, à la conche des Baleines,
Ils sont tous à poil à se bronzer le « *chabossiâ* ».
Ils sont grillés comme des seiches et rôtis comme des mulets,
Tout gluants de pommades, on dirait des oiseaux.
- 5 – Depuis qu'il y a ce pont, nous n'avons plus la parole,
Mais nous sommes protégés, classés comme les ânes.
Mais nous gardons toujours, précieux comme le pétrole,
Dans nos conversations, ce patois de chez nous.
Et depuis Sablanceaux jusqu'au phare des Baleines,
Lorsque j'entends parler les gens de mon pays,
On dirait que le vent fait chanter les sirènes
Qui protègent notre île dès que descend la nuit.
- 6 – Et depuis Rivedoux jusqu'au village des Portes,
Oui, tant que nous parlerons seulement entre nous,
Conservons cet accent si doux, qu'il nous apporte
En une symphonie les refrains les plus doux.
Le soleil et la mer de notre île chérie
En font un paradis dont le monde est jaloux,
Mais elle garde en son âme toutes les poésies
Pour ceux parlant encore le patois de chez nous.

DÉPIS QU'Y AVANS TCHO CH'MINGN'
(DEPUIS QUE NOUS AVONS CE CHEMIN)

Air : Mon amant me délaisse

I – Dépis qu'y avans tcho ch'mingn',
J'emplissans nos marmites,
Nous n'maquans pus de paingn',
Nos poumm's de terr' sant cuites.
Vraiment y a rin d'si doux
Que les patates de tchez nous ! (bis)

II – A travers nos marais
J'pêchans dos bounn's andgilles
Et j'salans dos meuillet's,
J'vedans peur nos familles !
J'ans dos sous d'nos marais
De nos andgill's, de nos meuillet's ! (bis)

III – Nout'vin est coumm' o faot,
Le met le cœur à l'aise
Nout' goutt' et nout' pineau
Sont coumme ine vraie braise !
Le vin, jamais n'tarit
Dans nos chais et dans nos barils ! (bis)

IV – Malgré nos p'tits r'venus,
Je n'usans pouèt d'chaussures,
J'allans teurjours pèds nus,
Je n'craignans pouèt l'usure !
Qu'o fasse frèt' ou chaod
J'allans, tchez nous, teurjours déchaos !

V – Y a pus d'mendiants tchez nous,
Mais o y a pas de riches,
J'vivans hurux, teurtous,
Peursounne vit en chiche !
L'île de Rèye fait viv' langtemps,
On pèt aller jusqu'à cent ans ! (bis)

1 – Depuis que nous avons ce chemin,
Nous remplissons nos marmites,
Nous ne manquons plus de pain,
Nos pommes de terre sont cuites.
Vraiment il n'y a rien de si doux
Que les patates de chez nous !

2 – A travers nos marais
Nous pêchons de bonnes anguilles
Et nous salons des mulets ,
Nous vendons pour nos familles !
Nous avons des sous de nos marais
De nos anguilles, de nos mulets !

3 – Notre vin est comme il faut,
Il met le cœur à l'aise !
Notre eau-de-vie et notre pineau
Sont comme une vraie braise !
Le vin jamais ne tarit
Dans nos chais ni dans nos barils !

4 – Malgré nos petits revenus,
Nous n'usons point de chaussures,
Nous allons toujours pieds nus,
Nous ne craignons point l'usure !
Qu'il fasse froid ou chaud,
Nous allons, chez nous, toujours déchaussés.

5 – Il n'y a plus de mendiants chez nous
Mais il n'y a pas de riches.
Nous vivons tous heureux,
Personne ne vit chichement,
L'île de Ré fait vivre longtemps,
On peut aller jusqu'à cent ans.

LES ÉPIS D'BIÉ PORTINGALAIS

(Légende rétaise)

K.SERON (François Menuteau)

In jour que y allais à pied,
Là-bas, do coûté do Fié,
En passant peur la Rivère,
Y avait dans ine sartère,
Assis au bord d'in marais,
In bon viux Portingalais
Qui d'in' air ben' accabié
Regardait son champ de bié
Garni d'herbes de toutes sortes :
Dos traonfles, dos amarotes,
D' l'avouène folle tout égrenée,
Sans compter l'herbe salée.

I m'approch' tout bellement
Do bounhoumme : « Sûrement,
Qu'i li dis, que les javelles
Allant pas être bé belles ;
Les gerbes serant pas grenèyes ;
Dam' aussi, à tcho temps d'chèye. »
– « Ah ! banjou, maître K. Seran,
O v'làt' in' foutue saisan ;
Au temps où i sans rendus
Not' bié va-t-être peurdu.
Quand i pense dans l'ancien temps
Y en avait dix foués outant :
Les épit's étiant peur paires,
L' commencent au ras d'la terre. »
– « Oh ! allans, faut pas canter... »

– « Ol est pure vérité.
Nous autres, Portingalais,
I sans pas coumm' les Cordais
Peur faire dos embarrâs ;
Y ai lut' que su les marâs
Les épit's, coumme dos cordes,
N'ayant ni paille ni bordes,
Ol était rin que dos grains,
Chaqu' épit' faisait in pain.
Si l'avant dégénééré
(Pas bé sûr que v'me crérez),
Ol est à cause d'ine affaire
Arrivée à la Rivère.
I m'o vas v'la racanter.

Un jour que j'allais à pied,
Là-bas, du côté du Fier,
En passant par la Rivière,
Il y avait dans une sartièrre,
Assis au bord d'un marais,
Un bon vieux Portingalais
Qui d'un air bien accablé
Regardait son champ de blé
Garni d'herbes de toutes sortes :
Des trèfles, des amarotes,
De la folle-avoine tout égrenée,
Sans compter l'herbe salée.

Je m'approche tout simplement
Du bonhomme : « Sûrement,
Lui dis-je, que les javelles
Ne vont pas être bien belles ;
Les gerbes ne porteront pas beaucoup de grain ;
Dame, aussi, avec ce temps de chien. »
– « Ah ! bonjour, maître K. Seron,
En voilà une foutue saisan ;
Au moment où nous sommes,
Notre blé va être perdu.
Quand je pense que dans l'ancien temps
Il y en avait dix fois autant :
Les épis étaient par paires,
Ils commençaient à ras de terre. »
– « Oh ! allons, il ne faut pas raconter d'histoires...

– « C'est la pure vérité.
Nous autres, Portingalais,
Nous ne sommes pas comme les Couardais
A faire des embarras ;
J'ai lu que sur les marais,
Les épis, ressemblant à des cordes,
N'avaient ni paille ni barbes,
Ce n'était rien que des grains,
Chaque épi faisait un pain.
S'ils ont dégénééré
(Je ne suis pas bien sûr que vous me croirez),
C'est à cause d'une affaire
Arrivée à la Rivière.
Je m'en vais vous la raconter.

Y a bé lingtemps, in' été,
In' noummée La Tiphanelle,
Qui logeait dans la venelle,
Traversait in champ de bié
Avec san gamin, le dré.
Vlà-t-y pas tcho p'tit mangoin
Tout d'in cot' pris d'in besoin...
– Inutil' de v' le noummer –
Après quoi, ve comprenez,
Ol a bé foullu qu' sa mère
Li essuje le darrère.
Coumm' le bié était superbe,
– Dans l'moument l'était en herbe –
All' en jalle in' pieine maingn'
Peur délugrer san gamingn'.

Mais dans le même moument
L'Ban Diu passait justement.
Auss'tout le s'met en petrasse :
« Dis danc, que l's'en vint, ma garce,
« Y ai p't-êt' mis man bié qu'te crés
« Peur les gosses à démoucrer ?
« Fous-mou l'camp ; peur te puni,
« I t'avertis qu'à l'av'ni
« Les épit's arant dos pousses
« Pas pus langues que tan pouce. »

V'làt' ç'que li dit le Ban Diu.
Tch'est peurquoué, man biâ mossiu,
Not' bié vindra jamais biâ.
Ah ! sacré p'tit Rivérâ !

Il y a bien longtemps, un été,
Une nommée La Tiphanelle,
Qui logeait dans la venelle,
Traversait un champ de blé
Avec son gamin, le dernier.
Ne voilà-t-il pas que ce petit sagouin
Tout à coup pris d'un besoin...
– Inutile de vous le nommer –
Après quoi, vous comprenez,
Il a bien fallu que sa mère
Lui essuie le derrière.
Comme le blé était superbe,
– A ce moment-là, il était en herbe –
Elle en cueille une pleine main
Pour nettoyer son gamin.

Mais au même moment
Justement passait le Bon Dieu.
Aussitôt Il se mit en colère :
« Dis-donc, dit-Il, ma garce,
« Tu crois peut-être que J'ai mis mon blé
« Pour les gosses à démerder ?
« Fous-moi le camp ; pour te punir,
« Je t'avertis qu'à l'avenir
« Les épis auront des pousses
« Pas plus grandes que ton pouce. »

Voilà ce que lui dit le Bon Dieu.
C'est pourquoi, mon beau monsieur,
Notre blé ne deviendra jamais beau.
Ah ! sacré petit Riviéras !

LES MAGAYANTS

Paroles de Raphaël Constancin

1 – Aut’fouès, les magayants, dans l’Île,
Le travaillant bé durement
Car l’aviait pas la vie facile
Et d’hiors, à la piu et au vent,
Le s’en alliant d’bounne hure,
Biacot pu toût qu’à ç’t’hure
Et quand le débauchiant,
Le s’mettiant dièr’ d’fricot sous la dent.

Refrain

**Toujours vaillants
Fallait vouèr’ les magayants
Quand l’alliant à la pê-ê-êche
Toujours vaillants
Fallait vouèr’ les magayants
Comment le s’dépêchiant
Peur s’en aller aux champs.**

2 – Aux champs, les v’là partis d’bounn’ hure,
Prêts à faire in’ bounn’ matinèye,
Le s’passiant d’l’iau su la figure
Peur effacer les traces d’la nitèye.
L’soulail était pas l’vèye
Que l’étiant embauchéyes.
Si o v’nait in bouillard,
Le r’ceviait tout ça su l’lard.

3 – V’savez que l’regardiant la lune,
Le v’liant pas rater les malines,
D’almanach y en avait aucune,
Mais fallait d’quouè peur la tchusine.
L’pêchiant dos concrèyâs,
« Regarde donc tcho biâ ».
Dos orman’s, dos rochers,
Dos bounn’s chaudrèyes l’saviait pêcher.

4 – Quand o y avait dos marèyes d’sart,
L’preniant alors lus grands ratiâs.
Le vouliant pas se mett’ en r’tard
Pasque tout l’monde en aurait pas.
Et quand l’étiant dans l’iau,
Attention aux pilotes,
Pasqu’ la mé les emporte,
Faut s’dépêcher quand a rapporte.

5 – Après quand l’étiant d’venus viux,
On les voyait courber l’échine.
V’savez, le soulail et la piu,
Ol avait usé la machine.
Mais l’aviait bon moral,
Ça, ol est pas si mal.
Ç’qui les rendait contents,
C’est d’avouèr’ biacot d’p’tits-enfants.

1 – Autrefois, les magayants, dans l’Île,
Ils travaillaient bien durement
Car ils n’avaient pas la vie facile
Et, dehors, à la pluie et au vent,
Ils s’en allaient de bonne heure,
Beaucoup plus tôt que maintenant
Et quand ils débauchaient,
Ils ne se mettaient pas grand-chose sous la dent.

Refrain

**Toujours vaillants,
Il fallait voir les magayants
Quand ils allaient à la pêche.
Toujours vaillants,
Il fallait voir les magayants
Comme ils se dépêchaient
Pour aller aux champs.**

2 – Aux champs, les voilà partis de bonne heure,
Prêts à faire une bonne matinée,
Ils se passaient de l’eau sur la figure
Pour effacer les traces de la nuit.
Le soleil n’était pas levé
Qu’ils étaient embauchés.
Si une averse survenait,
Ils recevaient tout ça sur le lard.

3 – Vous savez qu’ils observaient la lune,
Ils ne voulaient pas rater les « malines »,
Ils n’avaient pas d’almanach,
Mais il leur fallait de quoi faire la cuisine.
Ils pêchaient des congres,
« Regarde donc celui-ci s’il est beau ».
Des tourteaux, des « rochers »,
Ils savaient en pêcher de bonnes « chaudrées ».

4 - Quand il y avait des marées abondantes en varech,
Ils prenaient alors leurs grands râteaux.
Ils ne voulaient pas se mettre en retard
Parce qu’il n’y en aurait pas pour tout le monde.
Et quand ils étaient dans l’eau,
Attention aux tas
Parce que la mer les emporte,
Il faut se dépêcher quand elle rapporte.

5 – Puis quand ils étaient devenus vieux,
On les voyait courber l’échine.
Vous savez, le soleil et la pluie,
Cela avait usé la machine.
Mais ils avaient bon moral,
Ça, ce n’est pas si mal.
Ce qui les rendait contents,
C’est d’avoir beaucoup de petits-enfants.

Préparation d'la seuche moitrèye

Aut'foués, les marsouingn's qui passiant près dos coût's, aux biâs temps, décapitiant les seuches et i trouviens lus corps qu'i ramassians à la laisse. Y'avait pouèt d'congélatur alors i préparians dos seuches moitrèyes pour les garder tout l'hiver.

I m'en vas v' expliquer :

O faut prend' l'sot' de seuche mais t'pux mett' aussi la tête et les galans si ol est' ine seuche entière pêchèye à l'équiuse ou bé danc en batiâ.

Y allans à la coût' à marée bass' pour la nett'yer. Oter le patigao ; l'étriper ; garder, si ol est' in mâle, les testicules (o s'mange, man père app'lait itchu les tétines); j'ter la poche de moret'; ben rincer l'tout' à l'iau salèye dans un gasseuil.

De retour à la maisan, prend' in p'tit' bringn' d'tamingn' qu'on piqu' d'chaqu' côté en haut do sot' pour l'écarter.

L'mett' au pendrillan en hautur dans in endret' ventèye au moins 15 jours.

O d'vint dur coumm' la pierre . Si o y en a plusieurs, les mett' dans ine caisse en bouès avec d'la paille au fond et ent' chaque couche et finir par d'la paille .

I la conservans coumme itchu, tout l'hiver. Pour li r'donner s'n aspect' normal, o faot la froter, la laver.

Prend' de la cend' de bouès et d'la chaox viv'. Veuser d'l'iau d'puie ben chaod'. Faire in lait' in p'tit' épais. Mett 'la seuche dans l' « moit' » dans in' mazarine en mettant ine pierre d'ssus pour ben ouz' accacher, tout'ine nit'.

Le prochain jour, la sourd'. Ben la nett'yer. Pis zou cuire dans l'iau dux ou très hures à p'tits bouillans. La seuche est coumm' si a v'nait d'êt' pêchèye et a put êt' préparèye en ragoût, avec d' la moutarde dos marâs et dos bonnes patates !

Préparation de la seiche moitrée

Autrefois, les marsouins qui passaient près des côtes, au printemps, décapitaient les seiches et on trouvait leur corps que l'on ramassait à la laisse de mer. Il n'y avait pas de congélateur alors on préparait les seiches moitrées pour les conserver tout l'hiver.

Je vais vous expliquer :

Il faut prendre le corps de la seiche mais on peut aussi mettre la tête et les tentacules, si on en a une entière, pêchée à l'écluse ou en bateau .

On va à la côte, à marée basse, pour la nettoyer. Retirer l'os, les tripes ; garder, si c'est un mâle, les testicules (comestibles, mon père appelait ça les tétines); jeter la poche du noir; bien rincer le tout à l'eau salée, dans une flaque.

Rentré à la maison, prendre une baguette de tamaris. La piquer de chaque côté en haut du blanc pour l'écarter.

L'accrocher en hauteur dans un endroit aéré au moins 15 jours.

Ça devient dur comme de la pierre. S'il y en a plusieurs, les mettre dans une caisse en bois avec de la paille au fond et entre chaque couche de seiches et terminer par de la paille.

On les conserve ainsi tout l'hiver. Pour lui redonner un aspect normal, il faut bien la froter, la laver.

Prendre de la cendre de bois et de la chaux vive. Verser de l'eau de pluie très chaude. Faire un lait un peu épais. Mettre les seiches dans ce « moitre » dans un récipient en mettant une pierre dessus, pour bien appuyer, toute une nuit.

Le lendemain, la sortir et bien la nettoyer. Puis la cuire dans l'eau 2 ou 3 heures, à petits bouillons. La seiche est comme si on venait de la pêcher et elle peut être préparée en ragoût avec de la moutarde des marais et des bonnes patates !

LA SEUCHE MOITRÈYE

Raphaël CONSTANCIN (La Noue)

Sur l'air de : « Quand on s'aime tous les deux » de
Vincent Scotto et Charlys

I Y entends les gens do continent,
Quand l'parlant d'la sauce aux lumats,
On vouét, l'sant fiers coumme Artaban
Chaque foués qu'le causant de ça.
Mais nous les Rétais, dans nos bons repas,
Y avans vraiment in meillur piat.

Refrain

**Autrefoués, tous les bons paisans,
Le fesiant d'la seuche moitrèye.
L'en pêchiant dos grand's pan'rèyes
Dès qu'ol arrivait les biâs temps.
A l'équiuse l'alliant bé souvent,
Le pêchiant dos chaudrèyes d'meilles.
Quand l'mangiant d'la seuche moitrèye,
Ol était lu meilleur moument.**

II
Au printemps dans les vents d'amont,
Le pêchiant dos seuches à queurver.
Al aviant la tête et les galons,
Tant pis si a lâchiant l'moret.
V's étiez nèg' peurtout, mais ça on s'en fout,
Vaut mux que d'pêcher reun du tout.

III
Quand l'en aviant pêché bé beun,
L'alliant les nett'yer à la côte,
Pasque v'savez qu'ol est pas reun,
Faut pas avouèr' d'l'iau au compte-goutte.
L'les mettiant sécher, l'printemps et l'été,
Peur qu'a d'veniant dures coumme do boués.

IV
Les magayants, fallait vouèr ça,
L'alliant à la côte aux malines;
L'pêchiant dos chaudrèyes d'concréyâs,
O fait aussi d'la bonne tchusine.
Avec dos patates, concrèyâs ou meilles
O n'valait pas la seuche moitrèye.

V
In jour, Félix Faure, l'président,
Faisait un p'tit tour dans nout'île.
Peur ça l'était vraiment content,
L'pensait qu'y avians la vie facile.
A tab', en fauteuil, l'en créyait pas ses èyes
L'aviant servi d'la seuche moitrèye.

I – J'entends des gens du continent,
Quand ils parlent de la sauce aux escargots,
On voit, ils sont fiers comme Artaban
Chaque fois qu'ils parlent de ça.
Mais nous les Rétais, dans nos bons repas,
Nous avons vraiment un meilleur plat.

Refrain

**Autrefois tous les bons paysans
Faisaient de la seiche moitrée.
Ils en pêchaient de grands pleins paniers
Dès qu'arrivait le beau temps.
A l'écluse ils allaient bien souvent,
Ils pêchaient quantité de mulets.
Quand ils mangeaient de la seiche moitrée,
C'était leur meilleur moment.**

II
Au printemps, dans les vents du Nord,
Ils pêchaient des seiches en abondance.
Elles avaient la tête et les tentacules,
Tant pis si elles jetaient leur encre.
Vous étiez tout noir mais ça on s'en fout,
Ça vaut mieux que de rien pêcher du tout.

III
Quand ils en avaient pêché tout plein,
Ils allaient les nettoyer à la côte,
Parce que vous savez que ce n'est pas une sinécure,
Il ne faut pas avoir de l'eau au compte-goutte.
Ils les mettaient à sécher, le printemps et l'été,
Pour qu'elles deviennent dures comme du bois.

IV
Les « magayants », fallait voir ça,
Ils allaient à la côte aux « malines »;
Ils pêchaient des tas de congres,
Ça fait aussi de la bonne cuisine.
Avec des pommes de terre, congres ou mulets,
Ça ne valait pas la seiche moitrée.

V
Un jour, Félix Faure, le président,
Faisait un petit tour dans notre île.
Pour sûr, il était vraiment content,
Il pensait que nous avions la vie facile.
A table, dans son bon fauteuil, il n'en croyait pas ses
yeux,
Ils avaient servi de la seiche moitrée.

LA NAYÉE

Paroles de François Menuteau (K. Seron)
Sur l'air de « Le pendu de Saint-Germain » (Maurice Mac Nab)

Y avait in' fouès à la Grand Banche
Ve m'crérez quand ve voudrez
In' jèn' feuille en pêchant dos tanches
Qui s'était laissée rembarrer.
In Boitais qu'était su Banch' Ronde
Qui l'avait entendue brailler
Dit : « I vas souter qu'ri do monde
I pux pas la laisser nayer » (bis)

Le v'là parti à bride abattue
L'arrive au Martray en dux temps
Le s'met à crier dans la rue
Mais y avait pas un habitant
Quand l'a vu qu'y avait rin qu'Thérèse
Qu'était en train d's'accout'nailler
L'dit' : « I vas passer par les Raïses
Dir' dans l'Bourc' qu'in' feuell' va nayer » (bis)

En s'en v'nant, le courait si vite
Que l'avait attrapé l'buffiâ
Le s'met à crier tout d'suite
A dos gens qui battiant au fiâ.
« Mes amis faut pas qu'on s'amuse
Quittez bé vite vot' airée d' bié.
La mer est grande dans les équieuses
Pis y'at'in' feuell' qui va nayer. » (bis)

V'là que l's'en alliant dix à douze
Dos hoummes, dos femmes et dos gamingn's
L's'encouriant do côté d' Fouérouse
En criant tout le long do ch'mingn'
« Y at' in' jèn' feuell' qu'est rembarrière
V'là les banch's qu'allant barbailler
Souvans lat' avant la marèye
Autrement a pourrait nayer. » (bi)

Mais la mer était au ras d'charge
Comment fair' pour la dégager ?
O faudrait se j'ter à la nage
Mais y a pas in qui sait nager
Si tchuqu'in allait aux Villages
L'pourrait passer par l'Ardillé
L'amèn'riant le canot d'souv'tage
Vaudrait mux qu'la laisser nayer. (bis)

Justement dans la grand route
Passait la voiture à Boudeau
« V'lao m'laisser monter ? » « Sans doute!
Mais v's avez l'air pressé. Où allao? »
« I vas qu'ri l'canot d'souv'tage
Pour in' feuell' qu'la mer vat' abriller
Dépêchans-nous pasqu'o s'rait d'mage
Si jamais a v'nait à nayer. » (bis)

Enfin le voyant l'canot'
Qui c'mençait à paraître au loingn'
L'aviant teurtous la mine cagnotte
La mer déjà pingéait les groingn's
Le disiant : « Ol est temps qu'l'arrive
I la voyans pus pagayer
Quand l's'ra rendu y aura bell' drive
Que t'chell' pouv' feuille aura nayé. » (bis)

L'boun ami qui, quand on y pense,
Était là qui se dépitait'
L'disait : « Mes amis y ai pas d'chance »
Et à tout moment l'répétait' :
« Mes amis, mais quell' mauvais' journèye
Mais que v'lao pisqu'a d'vait nayer
Si les bourgnes étaient s'ment sauvèyes
O s'rait pas la pein' de brailler. » (bis)

LA NOYÉE

Il était une fois à La Grand Banche,
Croyez-moi si vous voulez,
Une jeune fille, en pêchant des vieilles,
Qui s'était laissé contourner par la mer.
Un Boitais qui était sur Banche Ronde
Et l'avait entendu crier
Dit : « Je vais courir chercher du monde,
Je ne peux pas la laisser se noyer. »

Le voilà parti à bride abattue.
Il arrive au Martray en deux temps.
Il se met à crier dans la rue
Mais il n'y avait personne.
Quand il a vu qu'il n'y avait que Thérèse
Qui était en train de s'habiller,
Il dit : « Je vais passer par les raises
Dire au Bourg qu'une jeune fille va se noyer. »

Et s'en revenant, il courait si vite
Qu'il était tout essoufflé.
Il se met à crier tout de suite
A des gens qui battaient au fléau :
« Mes amis, il ne faut pas traîner,
Quittez vite votre airée de blé,
La mer est haute dans les écluses
Et puis, il y a une jeune fille qui va se noyer. »

Les voilà qui s'en vont, dix à douze,
Des hommes, des femmes et des gamins.
Ils accourent du côté de Foirouse
En criant tout au long du chemin :
« Il y a une jeune fille qui est cernée par la mer.
Voilà les banches qui vont être recouvertes par l'eau.
Sauvons-la avant la marée
Sinon elle pourrait se noyer ».

Mais la mer était au ras de la côte,
Comment faire pour la dégager ?
Il faudrait se jeter à la nage,
Mais il n'y a personne qui sache nager.
« Si quelqu'un allait aux Villages,
Il pourrait passer par l'Ardillé.
Ils amèneraient le canot de sauvetage,
Ça vaudrait mieux que de la laisser se noyer. »

Justement, sur la grand-route,
Passait la voiture de Boudeau.
« Voulez-vous me laisser monter ? – « Sans
doute !
Mais vous avez l'air pressé. Où allez-vous ? »
« Je vais chercher le canot de sauvetage
Pour une jeune fille que la mer va submerger.
Dépêchons-nous parce que ce serait dommage
Si jamais elle venait à se noyer. »

Enfin, ils voient le canot
Qui commençait à paraître au loin.
Ils avaient tous la mine triste.
La mer déjà baignait les pointes rocheuses.
Ils disaient : « Il est temps qu'il arrive,
Nous ne la voyons plus se débattre.
Quand il sera arrivé, il y a belle lurette
Que cette pauvre fille sera noyée. »

Le bon ami qui, quand on y pense,
Était là qui se désolait,
Disait : « Mes amis, je n'ai pas de chance »
Et à tout moment répétait :
« Mes amis, quelle mauvaise journée,
Mais, que voulez-vous, puisqu'elle devait se
noyer !
Si les nasses étaient seulement sauvées,
Ce ne serait pas la peine de pleurer ».

L'offrande de la mère Simounelle ou la manière d'offri vaut mux qu'itchu qu'n'on donne

In cot' qu'al eût fini son restant d'mogettes
Supét' in cot' à bouère et vêtu sa jaquette
La maîtresse Simounelle prenit' in biâ paingn' blanc
De sa darnèr' fournèye et fièr' coumm' Artaban,
Son chap'let' à la maingn', son paingn' beun amarré,
A s'en fut coumme in vent, dret' chez mossiu l'tchuré.
« Ben bonjour, qu'a disit, mossiu l'tchuré Trécy,
Ve voilà mon d'michon pour dounner l'paingn' bénit.
– Grand merci, que l'disit, chère maîtresse Simounelle,
I f'rai peur tchelle offrande ine messe solennelle. »
La vieille comprenant reun', bé pus sourde qu'in chaudran,
Li parlit d'ses patates, d'ses poummes et d'ses pigeans,
D'son champ de baillarge et de son champ de gesses
Et virant tchul su point', s'en allit à la messe.
La vieille, in cot' piacée, lisit son paroissiengn'
Qu'a t'nait les jambes en l'air dans la paum' de ses maingn's,
Se virant, se brassant, se tournant su sa chaise
Coumm' in mâle de lumat' qu'arait l'tchul su la braise.
Le temps li durait tant d'aller offri sa miche
Qu'o z'i sembiait' avis vouèr' descend' de zus niches
Les saints qui v'niant la qu'ri et qui su lus échines,
L'emmeniant dret dans l'tchur coumm' in' belle ang' divine.
Pus rin qu'in p'tit moument et ol était son tour
D'aller offri tcho paingn' qu'avait cuit dans son four.
Le tchuré dans sa chaire, in cot' fini sa s'monce,
Disit : « Mes bien chers frèr's, j'vas vous faire ine annonce :
Ol est anit' qu'le dit', mes bons et chers amis,
Que la mère Simounelle offre le paingn' bénit,
Que tchélyes qui vindrant honorer tchelle offrande
Se piaçant dans l'allèye, d'outant que j'vas descende
Et quand le marquiller cougn'ra trouès cot's d'bâton
Ve vindrez dret' su mouè, coumm' peur la procession. »
In cot' l'churé paré, n'on passiot d'vant l'autel
La pannière de paingn' blanc à la mère Simounelle.
La vieill' se contentant, sentit in' commotian
Li parcouri le corps tout coumme in' campressian ;
A sentait sous sa piâ tressailler son jabot
Sans sanger dans tcho temps à tchélyès haricots
Qu'al avait avalèyes à la veill' de tchell' fête
Et qui, dans son pressia, faisant dos galipettes.
La malhurus' chrétienn' tâchait ben d'faire en sorte
D'empêcher tchés gredins de défancer tchell' porte
Mais tant mais qu'a r'tenait, tant mais a poussait fort
O sembiait' in r'velingn' dans n'in corridor !
La vieill' sarrait l'darrère peur étouffer tcho vent
Mais dame, tchell' précautian ne durit point langtemps.
Quand a s'mittit de g'neuil peur la génuflexian,
O z'y craquit dans l'corps et, pus fort qu'in canan.
La vieill' foutit un pet, tchuqu' chous' d'abominabe.
Péter dans tcho liu saint n'était pas respectabe,
Le mande épouvanté peur tchell' détounatian
Juchiant à l'escandale, à l'abominatian.

La vieill' comprenant reun' à tcho chambardement,
Vu qu'al avait pété, bounn's gens innoçent'ment
Et qui, dé mais otout, étant sourd'coumme in pot'
Al avait pas séyu péter in si biâ cot'.
Créyant qu'le mande aviant trouvé son paingn' trop
p'tit
Et qu'ol était la cause de tcho charibardi
A s'am'nit' en avant et poussant sa manette,
Vouèlà ç'qu'a lu disit su in ton beun' hounnête :
« Et bé dam', qu'a disit, faut pas qu'o vous épate
Si i l'ai pas fait pus grous, c'est qu'y avait pas mais
d'pâte ! »

L'offrande de la mère Simounelle ou la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne

Une fois qu'elle eut fini son reste de haricots,
Siroté un coup à boire et revêtu sa jaquette,
La maîtresse Simounelle prit un beau pain blanc
De sa dernière fournée et fière comme Artaban
Son chapelet à la main, son pain bien attaché,
Elle fila comme un pet droit chez Monsieur le curé.
« Bien le bonjour, dit-elle, monsieur le curé Trécy,
Vous voilà de la miche pour donner le pain béni.
– Grand merci, dit-il, chère maîtresse Simounelle,
Je ferai pour cette offrande une messe solennelle. »
La vieille qui ne comprenait rien, bien plus sourde qu'un chaudron,
Lui parla de ses patates, de ses pommes et de ses pigeons,
De son champ d'orge et de son champ de « gesses »
Et tournant les talons, s'en alla à la messe.
La vieille, une fois à sa place, lit son paroissien
Qu'elle tenait à l'envers dans la paume de ses mains,
Se trémoussant, se tordant, se tournant sur sa chaise
Comme un escargot mâle qui aurait le cul sur la braise.
Le temps lui durait tant d'aller offrir sa miche
Qu'il lui semblait voir descendre de leurs niches
Les saints qui venaient la chercher et qui, sur leur dos,
L'emmenaient droit dans le chœur comme un bel ange divin.
Encore un petit moment et c'était son tour
D'aller offrir ce pain qui avait cuit dans son four.
Le curé, dans sa chaire, une fois fini son sermon,
Dit : « Mes bien chers frères, je vais vous faire une annonce :
C'est aujourd'hui, dit-il, mes bons et chers amis,
Que la mère Simounelle offre le pain béni ;
Que ceux-là qui viendront honorer cette offrande
Se placent dans l'allée, d'autant que je vais descendre
Et quand le marguillier frappera trois coups de bâton
Vous viendrez droit sur moi comme pour la procession. »
Une fois le curé prêt, on posa devant l'autel
La panière de pain blanc de la mère Simounelle.
La vieille, se réjouissant, sentit une commotion
Lui parcourir le corps tout comme une compression.
Elle sentit sous sa peau tressaillir sa poitrine
Sans songer en même temps à ces haricots
Qu'elle avait avalés la veille de cette fête
Et qui, dans son ventre, faisaient des galipettes.
La malheureuse chrétienne faisait bien en sorte
D'empêcher ces gredins de défoncer cette porte
Mais plus elle se retenait, plus ça poussait fort.
On aurait dit une tornade dans un corridor !
La vieille serrait les fesses pour étouffer ce pet
Mais dame, cette précaution ne dura pas longtemps.
Quand elle se mit à genoux pour la génuflexion,
Ça lui craqua dans le corps et plus fort qu'un canon.
La vieille lâcha un pet, quelque chose d'abominable.
Péter dans ce lieu saint n'était pas respectable,
Les gens épouvantés par cette détonation
Crièrent au scandale, à l'abomination.

La vieille ne comprenait rien à ce chambardement
Vu qu'elle avait péti, la pauvre, innocemment
Et qui, de plus aussi, était sourde comme un pot
Elle n'avait pas cru péter un si beau coup.
Pensant que les gens avaient trouvé son pain trop
petit
Et que c'était la cause de ce charivari,
Elle s'amena devant et poussant sa corbeille,
Voilà ce qu'elle leur dit sur un ton bien honnête :
« Et bien, dame, dit-elle, il ne faut pas que ça vous
épate,
Si je ne l'ai pas fait plus gros, c'est que je n'avais
pas plus de pâte. »

L'ARÉOUPIANE

D'après Goulebenèze
Sur l'air de « La Petite Tonkinoise »
(Vincent Scotto)

Refrain-

**O s'appelle ine aréoupiane
Tchell' p'tite affaire (bis)
Qui vir', qui plane.
Ol est fait en touèl' de fil
Deursée peur dos hoummes habiles.
Quand ol épar' tchellées grand's ales,
O buffe, o peute (bis)
Et o dévale.
Si i craignais pas ma piâ,
I mont'rais bé dans tchel oziâ.**

1 – O peutoune,
O viroune,
O fait tout c'mm'in martinet',
De tchés dux grand's pal's feurrées
Qui n'cessant de virouner.
O décolle,
Ma parole,
O pique in'tête et o chet'.
Et c'mm'ine alouett' tuée au vol,
O s'apiatit su le sol.

2 – On me jure,
Est-o sûr(e)
Ç'qu'i lisans su le jornau ?
Qu'en d'ssous tchelle aéropianette,
I croch'trant in' maisonnette
Et qu'tout l'monde,
A la ronde,
Peurra vouéyager en haut,
Les acmotiv's basirant,
O y aura pus d'déraill'ment.

3 – Mais, fi d'cheun(e),
Ç'qui m'traqueune,
Ol est d'savouèr' si là-haut
Nous empougnait la guenasse,
O y aurait in'petit' piace.
Dans les air(e)s,
Pouèt d'ouatèr(e)s,
Chacun emport'ra ç'qu'o faut
Ou bé alors tchellés d'en bas
Recevrant tout su l'calâ.

4 – Tout c'mm'in'grôle,
O s'envole,
Plus haut qu'le quiocher do Bois.
Tchel osiâ craint pouèt l'déluge,
O fuit quasiment aux nuges*.
Boune affaire,
Peur la guerre,
A ç't'hur', peursounne se tuera.
Si dans l'temps y oz' avians su,
I nous serians pouet battus.

* Variante :

Tchell' bêt' rar' craint pouèt la guerre,
O fuit quasiment aux nues.

L'AÉROPLANE

Refrain

Ça s'appelle un aéroplane,
Cette petite affaire (bis)
Qui vire, qui plane.
C'est fait en toile de fil
Dressée par des hommes habiles.
Quand ça étend ces grandes ailes,
Ça souffle, ça pète
Et ça descend.
Si je ne craignais pas pour ma peau,
Je monterais bien dans cet oiseau.

1 – Ça grommelle,
Ça tournicote,
Ça fait comme un martinet
De ces grandes pales en fer
Qui ne cessent de tourner.
Si ça décolle,
Ma parole,
Ça pique une tête et ça tombe.
Comme une alouette tuée au vol,
Ça s'aplatit sur le sol.

2 – Si on me jure,
Est-ce sûr
Ce que nous lisons dans le journal ?
Qu'en dessous de cet aéroplane
Nous accrocherons peut-être une maison
Et que tout le monde,
A la ronde
Pourra voyager en haut,
Les locomotives disparaîtront,
Il n'y aura plus de déraillement.

3 – Mais, fi d'chien,
Ce qui me tracasse,
C'est de savoir si là-haut
Nous saisisait la colique,
Il y aurait une petite place.
Dans les airs,
Point de waters,
Chacun emportera ce qu'il faut
Ou bien alors ceux d'en bas
Recevront tout sur la tête.

4 – Tout comme un corbeau,
Ça s'envole,
Plus haut que le clocher du Bois.
Cette bête rare ne redoute pas le déluge,
Ça s'enfuit quasiment aux nues.
Bonne affaire,
Pour la guerre,
A présent, personne ne se tuera.
Si dans le temps nous l'avions su,
Nous ne nous serions point battus.

LE CANCOURS D' MUSIQUE

Y étians v'nus à Saint-Martin, peur vouère l'cancours d'musique, pasque y o z'avais jamais vu et qu'i v'lais o connaître.

Quand y o z'ai dit à ma bourgeoùse, elle a c'mmencé peur groumer (ol est la mère Groume Teurjous), mais quand elle a vu qu'y allais parti tout sul, al at'été bé vite mett' son justin nu et sa coiffe brodée ; al at'été qu'ri in parapluie chez sa feuille (tchelle qu'est mariée à tcho grand Justin, au fond d'la v'nelle) et y avans pris l'traingn'.

I soummes donc arrivés à Saint-Martin et y avans été avour qu'était tcho cancours. Ol était dans n'in clos et ol a fallu qu'i donnians nos troués sous chacun pour rentrer (la bourgeoùse a encore groumé).

O y avait' au mitan do clos ine cage qu'avait ben dans les six mètres d'hauteur avour que l'aviant renfermé troués mossius qu'étiant chargés – coumme y o z'ai su pus tard – d'donner dos prix aux musiciens qu'aviant l'mux travaillé. O y avait in soldat habillé en général, avec des épauettes qu'étiant coumme dos spatules à batt' le burre ; l'avait' à côté d'li in estituteur (i ve dirai pus tard coumment qu'y o z'ai su) et pis in autre houmme qu'y ai pas connu.

Quand y ai d'mandé à mes vouésins peurquoué qu'l'aviant fait ine cage si haute peur renfermer tchellèyes mossius, tchés sot's s'avant foutus d'mé ; i lu z'ai dit qu'l'étiant dos impolis et y avant' été pus loin.

L'avant donc c'mmencé tcho cancours sur ine estrade d'avant la cage – l'disiant à l'entour de nous qu'ol était dos Boitais. O y en avait' in grous qui buffait dans n'ine quiérinette mais le buffait, le buffait, le travaillait, qu'ol était' ine pitié, pendant qu'les aut's s'fatiguiant pouèt trop, l'aviant l'air d'écouter l'aut', tchés chétis ! Quand l'quiérinettiste a pus pu buffer, l'at' été forcé d's'arrêter et les aut's avant fait d'même. Tcho quiérinettiste mérite ben in biâ prix, peur sûr, mais les aut's étiant ben ine bande de câlins, y ai pas pur d'o dire.

Après les Boitais, ol a v'nu dos Villageas qu'avant r'c'mmencé l'même voyage avec ine quiérinette qu'a travaillé c'mm'in ch'vao à la marée et dos fatras qu'avant presque rin foutu. Par avour qu'y ai vu qu'les Villageas étiant aussi câlins qu'les Boitais.

Enfin ! i verrons ben t'soir, à la distribution dos récompenses ; i vux rester jusque là, ç'qu'i fait' encore groumer la bourgeoùse qui voudrait ben r'tourner à ped, avant la nit'.

Après les Villageas, ol était v'nus dos Maritais et pis dos Flottais et bé d'aut's qu'y ai pas connus, mais ç'qui pux bé dire, ol est que, hormis troués ou quat's qui travaillant dans chaque musique, les aut's étiant ben dos vrais câlins.

Quand l'avant eu teurtous passé, l'mande a foutu son camp et nous avec. La bourgeoùse avait apporté do fricot' dans n'ine gourbeuille et y avant' été manger su les remparts l'tchul dans l'harbe.

L'tantôt, l'avant r'c'mmencé l'même tram'nage, s'ment l'aviant l'air d'jouer teurtous la même musique. Y ai pus rin compris.

Ol avait fallu encore qu'i payians peur rentrer. V'pensez si la bourgeoùse at' encore groumé.

Enfin, l'avant fini par jouer tous ensemble et ol at' été tout jusqu'au souère avour qu'l'avant destribué les r'compenses au théâtre. A tchelle destribution, les mossius qu'étiant dans la cage avant donné dos couronnes, dos pièces, dos images et pis dos esculptures, à ç'qu'y ai cru, et l'grand a dit dos chouses qu'étiant pouèt d'ma compétence, mais coumme l'a parlé d'division et pis d'classe, y ai counnu – ben qu'i sèye pas bé fingn' – qu'ol était' in estituteur.

Quand y ai d'mandé si ol 'tait les dux quiérinettes do matingn' qu'aviant ayu les premiers prix, le m'avant dit qu'ol 'tait pas z'ux, y ai pas pu m'empêcher d'dire que tchellèyes qui les avant donné, tchellés prix, étiant dos fait-zire !

Tous tchellés cancours étiant dos éjustices et i ve proumets qu'la bourgeoùse aura pus besoin d'groumer, i sés pouèt prêt à n'y r'tourner.

LE CONCOURS DE MUSIQUE

Nous sommes allés à Saint-Martin voir le concours de musique puisque je ne l'avais jamais vu et que je voulais connaître ça.

Quand je l'ai dit à ma bourgeoise, elle a commencé à grogner (c'est la mère « Grogne-toujours »), mais quand elle a vu que j'allais partir tout seul, elle est allée bien vite mettre son corsage neuf et sa coiffe brodée ; elle est allée chercher un parapluie chez sa fille (celle qui est mariée à ce grand Justin, au fond de la venelle) et nous avons pris le train.

Nous sommes donc arrivés à Saint-Martin et nous sommes allés où avait lieu le concours. C'était dans un clos et il a fallu donner trois sous chacun pour entrer (la bourgeoise a encore râlé).

Il y avait, au milieu du clos, une cage qui avait bien dans les six mètres de haut où on avait renfermé trois messieurs qui étaient chargés – comme je l'ai su plus tard – de donner des prix aux musiciens qui avaient le mieux travaillé. Il y avait un soldat habillé en général, avec des épauettes qui ressemblaient à des spatules à battre le beurre ; il avait à côté de lui un instituteur (je vous dirai plus tard comment je l'ai su) et puis un autre homme que je n'ai pas identifié.

Quand j'ai demandé à mes voisins pourquoi on avait fait une cage si haute pour enfermer ces messieurs, ces sots se sont foutus de moi – je leur ai dit qu'ils étaient des impolis et nous sommes allés plus loin.

Ils ont donc commencé ce concours sur une estrade devant la cage – ils disaient, autour de nous, que c'était des Boitais. Il y en avait un gros qui soufflait dans une clarinette, mais il soufflait, il soufflait, il travaillait tant que c'était pitié pendant que les autres ne se fatiguaient pas trop, ils avaient l'air d'écouter l'autre, ces fainéants ! Quand le clarinettiste n'a plus pu souffler, il a été forcé de s'arrêter et les autres ont fait pareil. Ce clarinettiste mérite bien un beau prix mais les autres étaient bien une bande de paresseux, je n'ai pas peur de le dire.

Après les Boitais, il est venu des Villageois qui ont recommencé la même besogne avec une clarinette qui a travaillé comme un cheval à la marée, et des propres à rien qui n'ont presque rien foutu. Par là, j'ai vu que les Villageois étaient aussi paresseux que les Boitais.

Enfin ! nous verrons bien ce soir, à la distribution des récompenses ; je veux rester jusque-là, ce qui fait encore grogner la bourgeoise qui voudrait bien retourner à pied, avant la nuit.

Après les Villageois, c'était le tour des Maritais et puis des Flottais et de bien d'autres que je n'ai pas reconnus, mais ce que je peux bien dire, c'est qu'hormis trois ou quatre qui travaillaient dans chaque musique, les autres étaient bien de vrais paresseux.

Quand ils ont eu tous passé, les gens ont foutu le camp et nous aussi. La bourgeoise avait apporté de quoi manger dans une « gourbeuille » et nous sommes allés manger sur les remparts, le cul dans l'herbe.

L'après-midi, ils ont recommencé le même trafic, seulement ils avaient l'air de jouer tous la même musique. Je n'ai plus rien compris.

Il avait fallu encore que nous payions pour rentrer. Vous pensez si la bourgeoise a encore grogné.

Enfin, ils ont fini par jouer tous ensemble et ça a été tout jusqu'au soir où on a distribué les récompenses au théâtre.

A cette distribution, les messieurs qui étaient dans la cage ont donné des couronnes, des pièces, des images et puis des sculptures, à ce que j'ai cru, et le grand a dit des choses qui n'étaient pas de ma compétence, mais comme il a parlé de division et de classe, j'ai compris – bien que je ne sois pas bien fin – que c'était un instituteur.

Quand j'ai demandé si c'était les deux clarinettes du matin qui avaient eu les premiers prix, on m'a dit que ce n'était pas eux, je n'ai pas pu m'empêcher de dire que ceux qui les ont donnés, ces prix, étaient des malotrus.

Tous ces concours sont des injustices et je vous promets que la bourgeoise n'aura plus besoin de rouspéter, je ne suis pas prêt d'y retourner.

LE CHANT DU COQ

(XV^{ème} siècle)

Auteur inconnu
Air inconnu

1 – Les Rétas, quoiqu’ça coûte
Vendrant plutôt lus draps
Peur porter à la joute
In biâ coq, l’Jeudi Gras,
Espérant qu’à la fin
I s’rant roués ou dauphins.

Refrain

**Mossieur le Connétable
Qui marche le davant
Quand le se met à table
Boit pardieu bé souvent
A la santé do Roué.
Boivans tous à la fouès.
Coqri-coq !**

2 – In biâ coq d’sa nature
Est teurjous valorux.
Y a pas in’ créature
Sous la voûte dos ciux
Dont le tchoeur fait tic toc
Plus fiar qu’in coqri-coq.

3 – Sa superbe démarche
Le fasant, par ma foué,
Se dresser quand le marche,
Disit qu’ol est le roué,
Le roué dos animaux,
Le prince dos osiaux.

4 – Les prés et les boucages
Produisant bé dos flurs.
Le coq a dos plumages
Dorés de cent coulurs
Lorsque tcho grous paillard
Roidit son étendard.

5 – Faut dire que le cygne
Chante bé doucement
Quand tchel osiâ chemine
A la mort tristement.
Mais le coq en tous lieux
Et peurtout’ est joyeux.

6 – Peur tcho grand jour de joute,
Jaulet, ô mon mignon,
De vin rouge et de croûtes
I te saoûle – en lion.
La lice va s’ouvrir,
Faudra vaincre ou mourir.

LE CHANT DU COQ

1 – Les Rétais, quoi qu’il en coûte,
Vendront plutôt leurs draps
Pour porter à la joute
Un beau coq, le Jeudi Gras,
Espérant qu’à la fin
Ils seront rois ou dauphins.

Refrain

**Monsieur le Connétable
Qui marche le premier,
Quand il se met à table,
Boit pardieu bien souvent
A la santé du Roi.
Coqri-coq !**

2 – Un beau coq, par nature,
Est toujours valeureux.
Il n’y a pas une créature,
Sous la voûte des cieux,
Dont le cœur fait tic toc
Plus fier qu’un coqri-coq.

3 – Sa superbe démarche
Le fait, par ma foi,
Se dresser quand il marche,
On dirait que c’est le roi,
Le roi des animaux,
Le prince des oiseaux.

4 – Les prés et les bocages
Produisent bien des fleurs.
Le coq a des plumes
Dorées de cent couleurs
Lorsque ce gros paillard
Raidit son étendard.

5 – Il faut dire que le cygne
Chante bien doucement
Quand cet oiseau chemine
A la mort tristement.
Mais le coq, en tous lieux
Et partout, est joyeux.

6 – Pour ce grand jour de joute,
Coq, ô mon mignon,
De vin rouge et de croûtes,
Je te soûle. En lion,
– La lice va s’ouvrir –
Il faudra vaincre ou mourir.

CONNAIS-TU L'ÎLE DE RÉ

Sur l'air de « Monte là d'ssus »

Connais-tu l'île de Ré
Et son phare, cette étoile du monde,
Tout là-haut, s'il fait beau,
On y voit La Pallice-Sablanceaux, comme c'est beau !!!
Pour monter l'visiter, on y grimpe 257 marches ,
Si tu veux pas m'croire, et bien vas y voir,
Tu verras si j'blague.

L'île de Ré, c'est notoire, n'abrite que des braves gens
Sur tout son territoire, n'y a point un mécréant.
Son sol y est fertile, ses produits nourrissants,
On n'y voit que d'belles filles et d'costauds paysans.
Chaque commune a son charme, son accent bien sonné,
La plus belle paysanne est certainement d' l'île de Ré.

Refrain

St-Martin, la capitale de remparts entourée,
Prend l'allure magistrale d'une importante cité.
Son port, sa citadelle, sa barbette ombragée,
La joyeuse ritournelle de marins en gaieté.
L'élégante Martinaise à la taille pincée,
Regarde la Flottaise sur l'épaule avec dignité.

Refrain

Ars nous donne la kichenotte, La Noue l'âne en culottes,
L'humour reste à la Flotte et sa gent endiablée.
Rivedoux cultive les huîtres, la perle de l'océan,
Loix pêche la bernique, l'régal des habitants,
La Couarde et sa belle plage, connue des étrangers.
Le Bois nargue le large à l'abri des dunes ensablées.

Refrain

A Trousse Chemise la belle, le coin des amoureux,
Jouvenceaux, jouvencelles échangent des aveux.
En ce lieu solitaire, toujours rempli d'attraits,
La première insulaire baptisa le Rétais.
Car Rhéa la déesse, à l'altière beauté,
Sema, remplie d'ivresse, l'œillet mauve aux senteurs ambrées.

Refrain

